

Illustration Européenne.

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., — PROVINCE, fr. 10.50, —
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - Salut aux Blessés. - La Pêche. - M. Eugène Smits. - Nouvelle Zélande. La Cascade d'Otukupuerangi. - Deux Mains de grands Seigneurs Annamites.

TEXTE. - Avis à nos Abonnés. - Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Hygiène. Des Exercices corporels. - Dans les Pyrénées. Impressions et Souvenirs d'un Touriste belge. - Un fin Politique. - Le Crime de Tolumont, par un Magistrat Liégeois. - Trois Vautours pour une Colombe. Roman.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N° 19.

— 8. A N N É E. —

16 Mars 1878.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Nous avons adressé à chaque abonné, qui nous a transmis la solution exacte du rébus n° 1, publié dans le numéro du 10 novembre

1877, le numéro lui attribué pour le tirage au sort. Les abonnés qui n'ont pas reçu de numéro doivent en indiquer que leur solution n'est pas la bonne. Nous avons donné, au reste, le résultat complet du tirage au sort dans notre n° 16 du 23 février 1878.

NOS GRAVURES.

SALON DE PARIS DE 1877. — SALUT AUX BLESSÉS!
(D'après le tableau de M. Edouard Detaille.)

Nous ignorons si le fait représenté par ce



SALON DE PARIS DE 1877. — SALUT AUX BLESSÉS. (D'APRÈS LE TABLEAU DE M. EDOUARD DETAILLE).

tableau est historique, ou si l'imagination de l'artiste en a fait tous les frais; seulement, nous savons qu'il est traditionnel dans l'armée française de respecter l'ennemi vaincu. C'est un sentiment qui lui fait d'autant plus d'honneur que d'autres armées européennes ne semblent pas le partager. Nous pourrions parler des pontons anglais, des souffrances des soldats français internés à Wesel en 1870, etc., mais nous nous contenterons de rappeler un fait

récent. Qu'on songe seulement à ces pauvres Turcs dirigés en plein hiver vers l'intérieur de la Russie et périssant par milliers de froid et de faim. Ce ne sont pas les officiers russes qu'on verrait s'arrêter un instant pour donner un salut aux Turcs blessés en défendant les murs de Plevna.

SALON DE PARIS DE 1877. — LA PÊCHE.
(D'après le tableau de M. Ulysse Bertin.)

La scène que retrace le tableau de M. Bertin, se passe sur les côtes de la Normandie. Nous voyons une femme assise à la proue d'une barque de pêche; elle vient de prendre à l'hameçon un poisson qui est recueilli par son garçonnet. Ce qui fait le charme de cette toile, c'est ce mélange de poésie et de réalisme qu'on

y remarque. Cette femme de pêcheur est bien telle qu'elle existe, son visage porte les traces d'un dur labeur et elle est vêtue comme le sont ses congénères. Tout cela est du réalisme, mais le peintre a su y mêler la poésie, qu'on trouve dans l'aspect de la mer, dans la pose de la femme et même dans l'expression de sa figure et de celle de son enfant.

M. EUGÈNE SMITS

L'histoire industrielle de la Belgique, — qui est encore à écrire — devra certes faire une large part aux services rendus par l'homme éminent dont nous publions aujourd'hui le portrait.

M. Eugène Smits, né à Quiévrain, le 20 juin 1821, fit ses études à l'École des Mines de l'Université de Liège; après avoir obtenu le diplôme d'ingénieur, il entra, en 1846, à la société anonyme de Marcinelle et Couillet, dont six ans après, grâce à ses connaissances techniques et administratives, il devint le directeur-gérant. En 1866, les sociétés en question s'étant fusionnées avec celle de Chatelineau, M. Smits se trouva ainsi à la tête d'une des compagnies industrielles les plus considérables de notre pays.

En même temps, il remplissait les fonctions de vice-consul de Turquie, de président de l'association des maîtres de forges, d'administrateur de plusieurs sociétés financières et charbonnières; il collaborait à diverses publications; il s'appliquait à faire d'utiles découvertes.

Mais, hâtons-nous de le dire, si M. Eugène Smits déployait, dans ces diverses sphères, une grande activité, une intelligence d'élite, s'il contribuait puissamment à la prospérité matérielle du bassin de Charleroy, il ne négligeait pas les intérêts moraux de la classe ouvrière, et c'est là certainement un de ses plus beaux titres à l'estime et à la reconnaissance publiques.

Les institutions qu'il a créées peuvent être citées comme des modèles, et elle mériteraient une étude particulière. Nous ne sachions pas qu'il existe en Europe rien de supérieur à ces institutions, prises dans leur ensemble : habitations, hôpitaux, caisses d'épargne et de retraite; école ménagère, école d'adultes, école d'apprentissage, école de dessin et de musique, etc.

L'école ménagère a été surtout une idée aussi utile que féconde, digne de l'attention de tous les philanthropes, car elle tient à un des plus grands problèmes du siècle : la formation pour les travailleurs, d'épouses en état de faire régner l'ordre, la paix, l'économie et l'aisance au foyer domestique. — Il est inutile de parler de la considération qui entourait celui dont nous rappelons brièvement les titres, des honneurs mérités qu'il recueillit, des vifs regrets qu'a inspirés sa mort, arrivée prématurément à Couillet le 4 décembre 1877.

NOUVELLE ZÉELANDE.

LA CASCADE D'OTUKUPUERANGI.

Il y a une vingtaine d'années, on découvrit dans la Nouvelle Zélande une contrée merveilleuse dont la beauté étrange ne manquerait pas d'attirer des masses de touristes, — si elle n'était pas située aux antipodes.

En certains endroits, on dirait que l'art est venu au secours de la nature. Cette idée se présente naturellement à l'esprit lorsqu'on se trouve en face de la cascade d'Otukupuerangi, formée par une grande rivière qui se jette dans le lac Rotomahana. Elle est formée d'une suite de gradins, à peu près d'égale hauteur. Les eaux produisent en tombant d'étage en étage un murmure harmonieux, et lorsqu'elles sont éclairées par la lumière du soleil, elles brillent des couleurs les plus vives.

Tout autour du lac de Rotomahana, on trouve des geysers qui lancent en l'air avec une force prodigieuse des eaux chaudes et sulfureuses. Les vapeurs acides qui s'en dégagent sont si fortes dans quelques endroits que les petits oiseaux, qui passent en volant au-dessus de ces geysers, tombent suffoqués. Aussi les voit-on éviter cette région avec soin. Il n'en est pas de même des canards sauvages qui habitent le lac par milliers.

Souvent on n'a qu'à enfoncer un bâton en terre pour qu'aussitôt on voie s'élever une fontaine d'eau chaude; parfois même il suffit, pour produire ce phénomène, de poser le pied à un endroit où une croûte de terre peu épaisse couvre un réservoir d'eau bouillante.

Une île charmante est située au milieu du lac. Les indigènes ont rattaché à cette île une légende qui ressemble à s'y méprendre à celle de Héro et Léandre, de classique mémoire. Il n'y a qu'une seule différence entre les deux. Dans l'histoire Nouvelle-Zélandaise c'est Héro qui traverse le lac à la nage pour aller trouver Léandre qui habitait l'île, et c'est lui qui se noie lorsqu'après une tempête les flots rejettent le cadavre de son amante. Il aurait été plus convenable que Léandre se fût livré à ces exercices de natation, mais, ajoutent les chroniqueurs maoris, il ne savait pas nager.

DEUX MAINS DE GRANDS SEIGNEURS ANNAMITES.

Chaque pays a ses modes plus ou moins ridicules, depuis les contrées les plus civilisées jusqu'aux plus barbares. Si ces modes se contentaient de n'être que ridicules, on pourrait à la rigueur le leur pardonner, mais il y en a qui sont gênantes et affreuses, et cela se pardonne moins aisément.

Il est vrai qu'en général les modes affreuses ne se rencontrent que chez les peuplades sauvages, mais il n'en est pas de même des modes gênantes. Ces dernières se rencontrent chez des nations qui sont élevées à un certain degré de civilisation; ainsi, dans divers pays de l'Asie, les hommes laissent acquies à leurs ongles un tel développement que leurs mains ne peuvent plus leur rendre aucun service.

Les Chinois de condition ont ordinairement des ongles qui dépassent l'extrémité de leurs doigts de quatre ou cinq centimètres. C'est déjà bien joli, mais pourtant, ce n'est rien à côté des ongles des grands seigneurs annamites, dont nous mettons deux spécimens curieux sous les yeux de nos lecteurs.

Les ongles de la première main ont une longueur de dix à douze centimètres. Celui du pouce ne ressemble pas à ceux des autres doigts; il se tourne en spirale de dehors en dedans.

La seconde main est plus curieuse encore que la première. Ses ongles ont acquis une longueur de quarante à quarante-cinq centimètres et ont pris une forme recourbée semblable à l'ongle du pouce de la première main, garni d'un ongle dont la spirale tourne de dedans en dehors. On remarquera que, dans les deux mains, les index n'ont pas des appendices aussi démesurés, sans doute pour qu'un seul doigt au moins puisse rendre quelque service à son possesseur.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Une vieille opinion, toujours neuve, d'un grand roi. — Une représentation de la „Tour de Nesle” dans une petite ville du Brabant. — Un trait de médecin. — Un toast dans un banquet démocratique. — Une observation dans le monde des corbeaux. — Nouvelles attractions bruxelloises. — Un concert de chats. — Un instrument d'optique pour chaque âge.

En parcourant la dernière édition des „Œuvres complètes de Frédéric II”, — publiées par le roi de Prusse actuel, — j'y ai découvert, je ne dirai pas une perle, non, mais une définition d'un très-grand intérêt dans les circonstances présentes. La voici, à titre de pièce historique, et sans commentaire :

„Comme on est convenu, parmi tous les hommes, que duper son semblable était une action lâche, on a été chercher un terme qui adoucît la chose, et c'est le mot „politique” qu'on a choisi. Infailliblement, ce mot n'a été employé qu'en faveur des souverains, parce que décemment on ne peut nous traiter de coquins et de fripons.

„Quoi qu'il en soit, voici ce que je pense de la politique :

„J'entends, par le mot politique, qu'il faut

chercher à duper les autres; c'est le moyen d'avoir de l'avantage, ou du moins d'être de pair avec tous les hommes; car soyez bien persuadé que tous les Etats du monde courent la même carrière, et que c'est le but caché où tout le monde vise, grands ou petits.

„Or, ce principe posé, ne rougissez point de faire des alliances dans la vue d'en tirer, vous seul, tout l'avantage. Ne faites pas la faute grossière de ne pas les abandonner, quand vous croirez qu'il y va de votre intérêt, et surtout, soutenez vivement cette maxime, que dépouiller ses voisins, c'est leur enlever le moyen de nous nuire.”

C'est carré, c'est crû, n'est-ce pas? ...

* *

En revoyant au Théâtre du Parc la Tour de Nesle, et en y admirant le jeu si parfait de M^{me} Laurent, il m'est revenu un souvenir qui date de vingt-cinq ans, et qui a rapport au fameux drame d'Alexandre Dumas et de Frédéric Gaillardet.

Je me trouvais un soir dans une petite ville du Brabant, où je ne connaissais personne. Je demandai à mon hôte s'il pouvait me fournir l'emploi de ma soirée d'une manière quelque peu agréable.

— Monsieur aime-t-il le spectacle?

A ces mots, je sautai de joie; cette idée de spectacle ne m'était pas venue, et pourtant!.. Je répondis affirmativement.

— Eh bien, monsieur, on joue ce soir la „Tour de Nesle.”

Après m'être fait répéter la chose deux fois, je déclarai, sans pouvoir reprimer un sourire sardonique, que j'assisterai à la représentation.

Malgré l'exactitude de l'itinéraire que m'avait tracé mon hôte, je cherchai assez longtemps l'entrée du théâtre; une grande affiche me la fit enfin deviner.

J'entrai. La petite ville de *** ne possède d'artistes dramatiques que pendant la kermesse, et encore à cette époque le spectacle n'est-il pas tellement suivi qu'on ne puisse y trouver place. La salle n'appartenant pas à la commune, le propriétaire l'utilise à son gré le reste de l'année: aussi sert-elle tour à tour aux marchands ambulants, aux saltimbanques, etc., et même elle fut une fois la résidence nocturne d'un troupeau de moutons.

J'admirai tout d'abord ce contraste produit par des toilettes artistement et même coquettement édifiées, et les décors noirs et décrépis de la salle.

Déjà les premières étaient serrées et compactes on attendait, on s'impatientait, on criait: „La pièce! la pièce!” Quelques jeunes gens analysaient d'avance, à leurs charmantes voisines, les parties les plus hardies du drame, et l'on frémissait à leur récit, car les dames savent frémir avec un tact qui prouve évidemment leur supériorité sur nous.

Enfin le drame commença....

Gaultier d'Aulnay et Buridan firent beaucoup d'effet sous leur costume du moyen-âge; on aimait Gaultier, on admirait Buridan.

Vint le rendez-vous dans la tour.

— Pourquoi, demandai-je à mon voisin, Gaultier porte-t-il un parapluie?

Mon voisin me regarda avec calme, et me répondit froidement :

— C'est parce qu'il pleut.

Je considérai cette réponse comme une plaisanterie assez déplacée, et me tournai de l'autre côté. Une dame jeune, à l'œil pétillant, riait avec un abandon qui me plut; mais cette idée me vint: Si c'était de moi? La jeune dame riait toujours, et tenait sans cesse les yeux tournés vers la scène. Blessé dans mon amour propre, je regardai de ce côté.

Quel spectacle! Tous les acteurs étaient sous des parapluies: il pleuvait à verse!

Ce fut à mon tour de rire; mais la pluie toujours croissante chassa de la salle acteurs et spectateurs. Je constatai alors que le toit du théâtre offrait l'aspect d'une gigantesque passoire.

* *

Il y aurait un magnifique traité de morale en action à faire, rien qu'avec les actes de

désintéressement des médecins. Ainsi, une femme, pauvrement vêtue, se présente chez une célébrité médicale pour la consulter au sujet de son mari et d'un de ses enfants, gravement malades.

En se retirant, elle dépose timidement sur la table une pièce de cinq francs, puis salue et va sortir, quand le docteur la rappelle du ton brusque qui lui est habituel :

— Madame, dit-il, que faites-vous ?

La malheureuse se retourne; elle est confuse, elle tremble; elle ouvre la bouche pour s'excuser.

— En vérité, vous êtes bien étourdie, Madame, dit notre médecin; vous n'attendez pas que je vous rende sur vos cent francs.

Et il lui saisit la main, y glisse quatre pièces d'or, la pousse dans le vestibule et referme la porte.

* * *

Les membres d'une de nos sociétés démocratiques se réunissaient ces jours derniers dans un banquet.

Or, parmi les nombreux ouvriers qui composent la dite société, figurent un certain nombre d'hommes appartenant à une toute autre classe, avocats, gros bourgeois, financiers, etc. Que voulez-vous? Ils aiment le peuple, ils désirent lui procurer des droits nouveaux...

Un d'eux se lève. C'est un tribun populaire, — doté de vingt mille livres de rente.

— Citoyens, dit-il, je vais avoir l'honneur de boire à l'amélioration des classes inférieures.

Tout à coup, une voix rauque l'interrompt :

— Eh, pendant que vous êtes en train, n'oubliez pas de boire surtout à l'amélioration des classes supérieures!

* * *

„Au commencement du présent mois de mars, — m'écrivit un de mes amis qui habite la campagne, — je me promenais dans une petite vallée, plantée en partie de grands peupliers, sur lesquels des compagnies de corneilles nichent depuis nombre d'années. Elles ne paraissaient pas encore travailler à leurs gîtes. Sur un de ces arbres, sept de ces oiseaux étaient venus autour d'un vieux nid, faisant retentir l'air de leurs croassements. De temps à autre, une corneille arrivait seule, se posait sur le nid; une autre venait l'y rejoindre; quelques secondes après, les deux oiseaux, étroitement unis, se laissaient tomber jusqu'à trois ou quatre mètres au-dessous du nid et s'envolaient ensemble vers les hauteurs voisines. Les survenants n'étaient pas toujours agréés, et j'en ai vu jusqu'à trois devant la même femelle s'en aller comme ils étaient venus.

Cette scène s'est renouvelée plus de vingt fois en une heure, sans que jamais le nid ait porté plus de deux oiseaux en même temps.

J'ai cru un instant la cérémonie terminée après le premier quart-d'heure; toute la troupe avait disparu; mais quelques minutes après, sept corneilles prenaient place autour du nid, et la scène recommençait. Elle durait encore lorsque je me suis éloigné.

Quelques heures après, voyant sur les plateaux qui dominent cette vallée un nombre considérable de corneilles, j'interrogeai un paysan; il me répondit: „C'est le grand jour des corbeaux; aujourd'hui, tous ceux du pays se réunissent chez nous; c'est comme cela tous les ans à la même époque.”

Après cela, je me suis demandé si je n'avais pas assisté aux cérémonies du mariage des jeunes corneilles de l'année précédente?... Rien n'y manquait: j'ai vu sept témoins, la présentation des futurs, le choix du mari, le mariage et le voyage des époux.”

Je puis garantir le fait; mais je laisse à mon ami la responsabilité de la conclusion qu'il en tire.

* * *

Chaque jour Bruxelles offre pour ainsi dire de nouvelles „attractions,” et sous ce rapport elle n'a plus rien à envier aux autres capitales. Elle a un Cirque permanent, — le cirque Renz, — bâti dans un des plus beaux

quartiers de la ville, et voilà qu'elle est dotée d'un Musée de figures en cire qu'elle conservera, paraît-il. Ce Musée, — le Panopticum de M. Maurice Castan, — est très-remarquable et renferme, entre autres, les principales célébrités de l'époque. Enfin M. De Vere, un très-habile homme qui a beaucoup d'esprit... au bout des doigts, s'est aussi donné le luxe d'un théâtre spécial où il exécute les tours les plus jolis et les plus élégants. En un instant, il fait disparaître, on ne sait comment, des cages, des oiseaux, des mouchoirs qui lui reviennent proprement pliés au fond d'une série de boîtes ficelées et fermées à clef. D'un chapeau il tire une demi-douzaine de lanternes chinoises „allumées.” Et puis, renouvelant les curieuses expériences des frères Davenport, de mysti... ficatrice mémoire, il nous fait entendre, du fond de l'armoire traditionnelle où est assise une jeune femme solidement attachée, un concert-charivari qui intrigue au plus haut point le spectateur. Bien entendu que le spiritisme n'est pas admis chez M. De Vere et que le tout consiste en un „truc” des mieux réussis.

* * *

Voulez-vous organiser un concert dont le nom va certainement vous stupéfier: un concert de chats? La chose a été faite dans une société des plus distinguées.

Vous choisissez sept chats d'âge différent, et par conséquent de voix plus ou moins fortes, pour rester dans les proportions de l'échelle musicale. Vous les enfermez dans un coffre „ad hoc” d'où sortiront leurs têtes. Leurs queues, assujetties par des cordes dans des tuyaux, répercutent à de petites pointes posées sur les touches du clavier, en sorte que chaque pulsation de touche piqué la queue d'un de ces animaux et le fasse crier. De ces divers cris, résultera le ravissant concert en question.

* * *

J'extraits la petite pièce suivante, — qui résume d'une manière charmante toute la vie humaine, — d'un recueil de poésies, portant ce titre plus qu'original: Je ne sais quoi, par je ne sais qui; se vend je ne sais où, chez je ne sais qui; prix, je ne sais combien:

Un jour par le Destin aux quatre âges divers

Quatre instruments furent offerts:

L'Enfance prit le Kaleidoscope;

Du prisme s'empara la Jeunesse aussitôt;

L'Age mûr sagement fit choix du Télescope.

A la Vieillesse, pour son lot,

Il demeura — le Microscope....

JEAN-LE-BUTINEUR.

HYGIÈNE

DES EXERCICES CORPORELS.

II^e Article.

La marche est le genre d'exercice qui convient le mieux à l'homme, parce qu'il n'exige pas seulement l'action des membres inférieurs, mais encore celle des muscles du tronc et des membres supérieurs. On peut graduer la marche à volonté, la proportionner à ses forces et choisir pour lieu de promenade un endroit pittoresque, de manière à combiner, avec les effets bienfaisants d'un exercice modéré, la jouissance de la vue.

* * *

Comme la marche, le saut met en action les muscles des jambes, des cuisses, du tronc et des bras, mais avec beaucoup plus de violence. Les avantages de cet exercice physique sont nombreux: il ne détermine aucun trouble de la respiration et de la circulation, en raison de sa durée très-courte, et il augmente la précision et

la régularité des mouvements de flexion et d'extension des membres. Le saut expose à des accidents du côté des centres nerveux contre lesquels il est bon d'être prévenu; l'homme qui retombe lourdement d'une grande hauteur sur les talons peut être foudroyé par la commotion cérébrale. Pour échapper à ces dangers, on aura toujours soin, à l'effet d'aborder doucement le sol, de tenir les jointures un peu fléchies et de présenter d'abord au contact de la terre l'extrémité des pieds afin de décomposer la secousse et de la rendre ainsi moins violente.

La course tient tout à la fois de la marche et du saut, car à certains moments réguliers, le corps se sépare complètement du sol, comme dans l'action de sauter, tandis que les mouvements des membres sont, comme dans l'action de marcher, des mouvements de flexion et d'extension. La rapidité des contractions musculaires, le jeu fréquent des jointures et les secousses imprimées à tout l'organisme font de la course un exercice excellent, chez l'homme sain et robuste qui s'y livre avec modération, mais il ne faut pas en abuser, car la fatigue survient rapidement. Malgré cela, par l'habitude et par un entraînement spécial, on arrive à former des coureurs véritablement surprenants, en Angleterre surtout, la terre classique des exercices physiques. On sait aussi que quelques peuplades sauvages, les habitants de l'île Formose, entre autres, s'emparent du gibier à la course.

Cet exercice ne convient pas aux personnes obèses présentant un développement anormal de l'abdomen; la course les expose à un certain nombre de maladies parmi lesquelles il suffit de citer les congestions pulmonaires ou cérébrales, et certaines lésions sérieuses de l'appareil circulatoire. On n'a pas donné jusqu'à ce jour d'explications satisfaisantes sur la nature de cette douleur vive que les coureurs ressentent dans le côté gauche, un peu au dessous des côtes. La rate, on ne saurait le nier, se gonfle à la suite d'une course prolongée, mais rien ne prouve malgré cela que cet organe est bien le siège de la douleur. Au nombre des accidents que la course poussée à l'excès peut provoquer chez les personnes faibles, il faut compter les crachements de sang et les pleurésies.

* * *

Chacun des exercices dont nous venons de parler, offre ses avantages et ses inconvénients, mais il en est d'autres qui sont éminemment hygiéniques: je veux parler de certains jeux qui combinent la marche, le saut et la course. Dans cette catégorie des exercices physiques propres à entretenir la santé et à développer les forces, il faut classer le jeu de paume, le billard, le croquet, les quilles, le tir à l'arc, le ballon, la balle, le cerceau.

L'escrime est aussi très-salutaire, elle oblige celui qui s'y livre à une grande variété d'attitudes, à des mouvements rapides et fréquents de tous les muscles des jambes, des cuisses, des bras et de la plupart de ceux du tronc. Le tireur, obligé de se distendre sans cesse la poitrine, il en résulte que cette cavité augmente progressivement en diamètre et par suite en capacité, ce qui est d'une importance considérable au point de vue de la respiration. Tous les avantages de la marche, du saut et de la course se trouvent donc combinés dans l'escrime, et cet utile exercice n'offre qu'un inconvénient auquel il est d'ailleurs facile d'obvier.

Suivant que le tireur est gaucher ou droitier, il développe outre mesure le côté gauche ou le côté droit de son corps, ce qui détruit l'harmonie de ses formes. L'homme qui s'adonne à l'escrime doit donc s'exercer dès le début à tirer, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche; il deviendra ainsi ambidextre, double avantage au point de vue de l'escrime et du développement symétrique des deux parties du corps.

* * *

Les travaux du jardinage constituent encore un genre d'exercice fort utile, parce qu'en favorisant le développement des forces, ils permettent de respirer un air plus pur.

Il nous resterait à parler — en dehors de la

gymnastique — de deux genres d'exercices, encore, la chasse et la danse; mais ce sont là des sujets à traiter à part.

Les effets hygiéniques de l'exercice sont faciles à observer lorsqu'on vient à comparer entre elles les classes de la société livrées à l'inac-

tion physique et celles qui s'adonnent aux rudes travaux de l'industrie et de l'agriculture. La catégorie des professions sédentaires comprend en général les gens de faible complexion, nerveux et lymphatiques; à l'autre catégorie appartiennent les hommes robustes à muscula-

ture puissante, au tempérament sanguin, aux formes vigoureuses. Ces différences marquées indiquent plus que suffisamment le rôle salubre de l'activité physique et son importance en hygiène.

D^r P



SALON DE PARIS 1877. — LA PÊCHE, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. ULYSSE BERTIN.

DANS LES PYRÉNÉES.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS D'UN TOURISTE BELGE.

(Suite, voir page 142.)

Notre conversation avec le général de Nansouty se porta sur les travaux de l'Observatoire, et le prochain hivernage qu'il projetait. „Monter au-dessus des nuages pour contempler à

vol d'oiseau l'œuvre de ces dispensateurs de la pluie et du beau temps, voilà le rêve d'avenir des météorologistes,” et les Observatoires de montagne sont appelés à cet égard à rendre à la science de grands et incontestables services. De vastes réseaux d'observateurs couvrent déjà les deux Continents, et les budgets importants (en 1872, 300,000 dollars, soit

frs. 1,500,000), que les Etats-Unis notamment consacrent à la météorologie, semblent devoir prouver assez la portée réelle et pratique des recherches où elle s'est engagée.

Le pic du Midi de Bigorre, a dit M. Radau, dans la *Revue des Deux-Mondes*, est un cône de gneiss isolé, qui repose sur le point le plus avancé du principal contrefort des Pyrénées

centrales; il s'élance à une hauteur de 640 mètres au-dessus du massif qui lui sert de base, et d'où il se détache au col de Sencours, un peu au-dessus du lac d'Oncet. Le sommet, qui se termine par deux mamelons réunis par de très-petites plate-formes, est à une altitude de 2,877 mètres au-dessus du niveau de la mer, inférieure seulement de 527 mètres au point culminant de la chaîne. Grâce à cette élévation, sa cime est la plupart du temps au-dessus des orages. Les nuages orageux ont sur cette montagne un goulet naturel tout près d'un petit plateau, à environ 200 mètres au-dessous du sommet. Le pic se trouve ainsi constamment plongé dans une atmosphère lumineuse et légère, et en dehors de toute influence due, soit au courant des basses vallées, soit aux rayonnements des autres sommets de la même chaîne, car il est comme une sentinelle avancée, détachée à 30 kilomètres du massif central, qui se développe devant lui de la Méditerranée à l'Océan. Il faut ajouter que, malgré sa grande élévation, le pic du Midi se dépouille rapidement, aux premières chaleurs, des neiges de l'hiver, ce qui est une excellente condition pour l'établissement d'un poste permanent. La ligne des neiges éternelles, qui, dans les Alpes, descend jusqu'au niveau

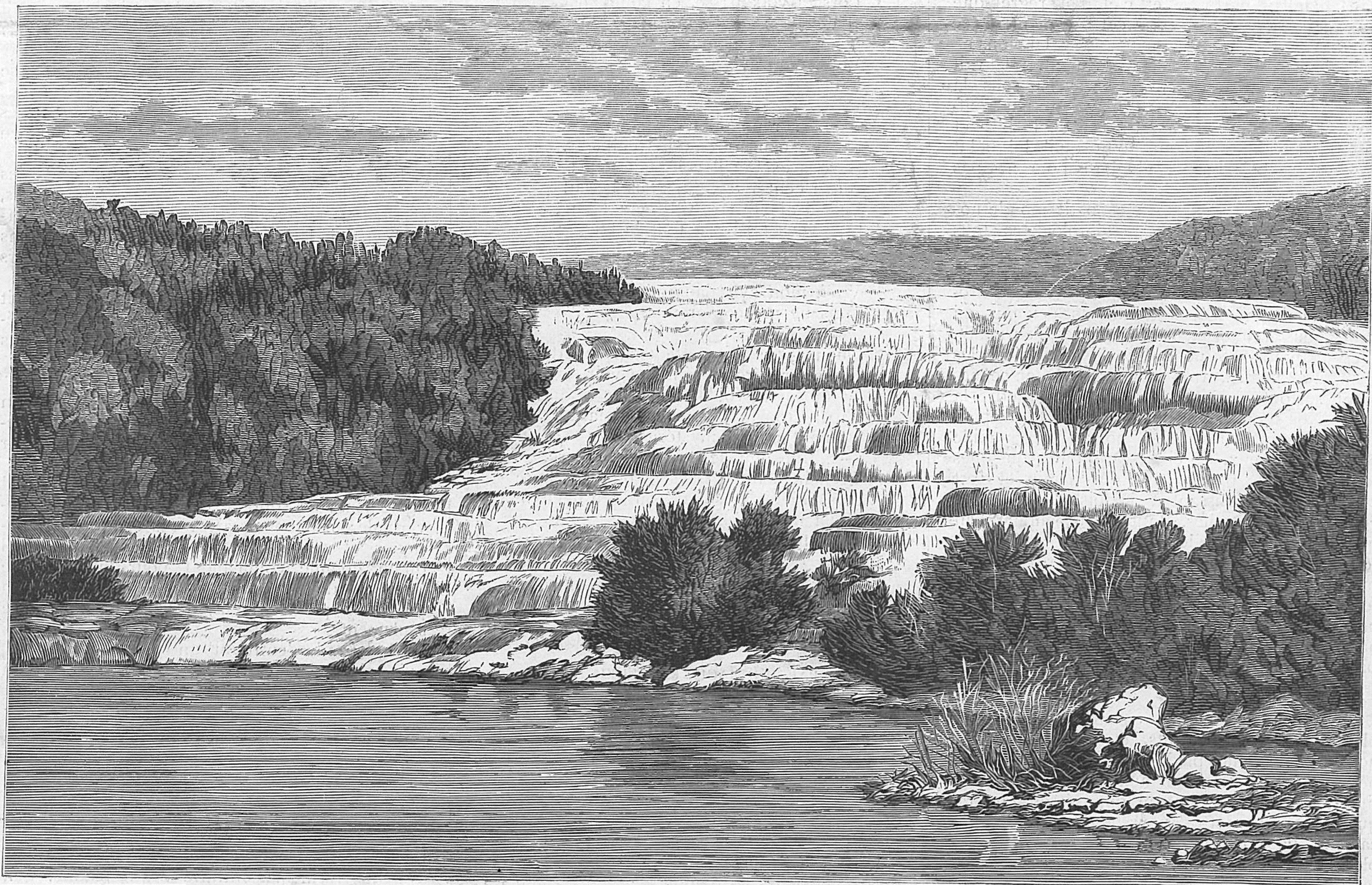


M. EUGÈNE SMITS.

de 2700 mètres, se relève, dans les Pyrénées, jusqu'à 3000 mètres: elle passe bien au-dessus du pic du Midi.

* * *

Cette situation exceptionnellement avantageuse du pic du Midi de Bigorre, en vue de l'installation d'un Observatoire météorologique, a dû de longue date fixer l'attention des savants. Le premier qui ait songé à la création d'un Observatoire au sommet du pic semble être, au siècle dernier, l'astronome François de Plantade qui, après plusieurs voyages au pic, y mourut subitement le 25 août 1741, ses instruments d'observation à la main, sur un mamelon auquel on a donné son nom. Puis vint enfin le célèbre Ramond, et c'est la société constituée sous son nom, il y a quelque dix ans, qui a repris l'idée aujourd'hui et sensible, après de longs et persévérants efforts, à la veille d'en assurer l'heureuse réalisation. On a pu, l'été dernier, poser les fondements de la maison d'habitation, que l'on bâtit à 7 mètres au-dessus du sommet. En attendant, on a établi au sommet du pic un petit abri, le Pavillon Darcet, et c'est là, ainsi qu'à la station provisoire du mamelon Plantade, à proximité de l'hôtelle-



rie, que le général de Nansouty et son observateur, M. Baylac, depuis 1863 déjà, poursuivent courageusement leurs opérations.

* *

La plus grave question que soulèvent ces stations de montagne, c'est le problème de l'hivernage, qui équivaut, pour les dangers et les difficultés de la vie, à un séjour sous le cercle polaire. En 1874, le général de Nansouty, son observateur et l'hôtelier Brau, en avaient fait au pic du Midi le premier essai, et, le 14 décembre, à la suite d'un accident survenu à la grille du poêle, après avoir eu leur unique fenêtre et la porte enfoncées par l'avalanche, à une température de 19 degrés au-dessous de zéro, ils s'étaient vus contraints, en dépit d'efforts désespérés, de quitter le poste pour regagner la vallée. Les récits les plus émouvants des explorateurs du pôle Nord pourraient seuls donner une idée de ce que fut cette traversée. Partis de la station le 14, à neuf heures du matin, les trois hiverneurs n'atteignirent Gripp que le 15, à une heure du matin, après une marche de seize heures pour accomplir un trajet de trois lieues!

Le général nous annonçait l'intention de reprendre cette année (1876) la campagne avec l'espoir de la mener à meilleure fin. Les journaux nous ont appris depuis que les hiverneurs de la station P'antade ont eu de nouveau à compter avec l'avalanche. Au mois d'octobre, ils ont failli se trouver séparés de leur combustible et, bloqués à l'étage, il leur a fallu percer le parquet pour atteindre le réduit inférieur. La cheminée se trouva obstruée par les neiges qui dépassaient d'un mètre le toit de l'habitation. L'abri météorologique, quoique en fer et en fonte, fut brisé et tordu, les instruments broyés; tout cela n'a pas empêché les intrépides observateurs de se rétablir dans leur poste et de reprendre avec le même zèle leurs courageux travaux.

* *

Nous déjeûnions tout en recevant communication de ces détails intéressants. Et maintenant il fallait partir... et c'était à regret que nous quittions ces neiges et cet isolement, et ce toit hospitalier et ceux que nous y laissions.

L'observateur rentrait précisément. Il avait trouvé les abris du poste ensevelis sous la neige, mais les instruments n'avaient pas souffert. Un moment, à l'extrême crête, la bise et le froid l'avaient saisi au point qu'il lui fallut en hâte se baigner de vinaigre pour ne pas faiblir.

Nous partions, laissant à ce petit monde nos meilleurs adieux et aux météorologistes tous nos vœux pour le succès de l'hivernage prochain.

Le guide, les chevaux, puis nous, fermant la marche, l'expédition bientôt se déroule pittoresquement par les escarpements neigeux qui vont nous rejeter sur le col de Tourmalet. C'est à pied que nous franchissons ainsi les premières passes, trop dangereuses, en ce moment surtout, pour permettre de reprendre la selle. Nos montures, laissées en liberté, se plaisent à rompre les rangs pour aller en mille bonds capricieux, de ci de là, brouter quelques touffes d'herbe par les rocs du chemin, et c'est charmant et saisissant à la fois de les voir, comme des gazelles, tantôt suspendues sur quelque roche, où le pied tient à peine, tantôt effleurant au galop de leurs fers ce fourmillement de pics, où le moindre faux pas les ferait s'abîmer. Nous ne retrouvons plus la neige aussi bas que nous l'avions laissée; quelques rayons de soleil ont déjà passé par là et balayé le linceuil....

* *

Nous étions remontés en selle au sortir des plus rudes escarpements, et bientôt le guide nous signale à nos pieds un point noir, à peine perceptible, se dessinant aux miroitements d'un timide soleil sur le versant opposé; et, en braquant nos lorgnettes, nous y reconnaissons la calèche de nos compagnons gravissant péniblement la côte du Tourmalet. Après quelque temps de marche encore, nous doublons enfin les cabanes de Toue, et, en appuyant à gauche, nous allons gagner la chaussée au-devant du véhicule qui s'achemine lourdement vers la

crête, sous le pas appesanti et les grelots traînants de ses coursiers. Enfin, nous revoilà! Nous sautons en voiture un peu transis, mais ravis de la course, qui n'a été qu'un long enthousiasme, dont nos compagnons vont, avec nos palpitations récits, essayer encore les dernières bordées. La neige surtout tenait une large part dans les émotions de la journée, et j'avouerai que nous dûmes veiller quelque peu sur nos élans de narration, pour ne pas la faire s'accumuler outre mesure sur la route que nous avions suivie.

FÉLIX BOVY.

(A continuer.)

UN FIN POLITIQUE.

Je ne crois pas qu'il soit un homme
Aussi timide, aussi craintif,
Et d'un ton plus dubitatif
Que mon voisin, monsieur Jérôme.
Chaque demande l'interdit;
Il y répond, mais sans rien dire,
Sans affirmer, ni contredire;
Puis, avec mystère il vous dit:
„Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas.”

Il ne dit qu'avec défiance,
Le temps qu'il fait, l'heure qu'il est;
Pour lui, tout se change en secret;
Il ne sait rien!... En conscience,
Consultez-le sur un procès?
Il plaide pour, il plaide contre,
Jamais son avis ne se montre;
Puis il répète en bon français:
„Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas.”

— „Je vous croirais, monsieur Jérôme,
Du penchant pour la liberté?
Il me répond, épouvanté:
— Je veux le salut du royaume.
— Ah! monsieur Jérôme est ultra?...
Lors, à voix basse, en confidence,
Il me dit: — J'aime la prudence,
On ne sait ce qu'il adviendra.
Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas.”

Même sur un point de commerce
Si vous consultez mon trembleur,
Il vous excite, il vous fait peur;
Entre cent raisons il vous berce;
Puis il ajoute: — „Il sera bien
Que vous taisiez à tout le monde
Les motifs sur lesquels je fonde
Un conseil franc comme le mien.
Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas.”

Quand j'eus fait cette chansonnette,
Monsieur Jérôme vint me voir,
Et de lui je voulus savoir
S'il la trouvait bien ou mal faite?
Prenant un air mystérieux:
— „Mon ami, je ne puis me taire,
Franchement je crois qu'on peut faire
Aussi bien... plus mal... ou bien mieux...
Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas.”

P. SENN.

LE CRIME DE TOLUMONT,

PAR UN MAGISTRAT LIÉGEOIS.

(Suite, voir page 143.)

VIII.

Le cabaret de la Laie en Fureur.

Godefroid Hanskenne avait lu et relu plusieurs fois la lettre de sa femme.

Cette lettre avait jeté le trouble dans son cœur.

A la surprise, à l'épouvante même, avait

succédé un mouvement de colère.

Il décida d'abord qu'il ne retournerait pas à Tolumont.

Il songeait à son martyr passé. Il se rappelait la scène où sa femme, loin d'être attendrie par les supplications qu'il lui avait adressées, loin d'avoir eu pitié de lui, lorsqu'il l'implorait au nom de son amour pour elle, faisant un appel à ses devoirs, la conjurant de se corriger, l'avait cruellement frappé au visage.

Il lui avait dit ce jour-là qu'il oublierait tout, qu'il lui pardonnerait; elle avait été sourde à ses prières; elle n'avait répondu que par la férocité d'une femme haineuse et brutale.

Il lui semblait revoir Marie-Jeanne telle qu'elle s'était montrée le soir de son départ de Tolumont, les cheveux en désordre, le visage congestionné, l'écume à la bouche.

Il eut peur.

Il rentra au château d'Anthisnes, préoccupé, l'esprit inquiet, redoutant la solitude, voulant se distraire, afin de rejeter loin de lui les nombreuses pensées qui l'agitaient.

On était au commencement de septembre, les soirées étaient encore longues.

Le soleil couchant, aux teintes rougeâtres, jetait ses dernières lueurs au milieu d'un calme parfait, qui n'était interrompu que par les mugissements prolongés des vaches revenant du pâturage, et le bêlement des moutons rentrant à l'étable.

Ce calme, propre aux derniers jours de l'été et qui est le précurseur de l'automne, déplaisait à Godefroid: il voulait du bruit, de l'agitation; il avait besoin de s'étourdir.

Soudain il se leva, sortit et se dirigea vers l'église du village, à côté de laquelle se trouvait une auberge en renom, enseignée à la Laie en Fureur.

Au dessus de la porte d'entrée se balançait une large enseigne barbouillée par un artiste en herbe, dont le génie s'était un jour révélé par une création impossible.

Une laie, poursuivie par des chiens, se livrait à un carnage sanglant. Elle venait de découdre plusieurs de ses agresseurs qui hurlaient à ses pieds dans des contorsions homériques, et tenait tête, acculée contre un chêne immense, à la meute qui l'assailait.

Ce tableau, suspendu à une barre de fer se terminant en flèche grinçant et criant à tous les vents, portait pour suscription, en caractères démesurés, les mots suivants: „A la Laie en Fureur.”

Les notables d'Anthisnes, de Vien et des autres villages voisins, s'y donnaient rendez-vous, se divisant en groupes, dont les différentes personnes qui les composaient jouaient, les uns aux cartes, les autres aux quilles, suivant leurs goûts.

Godefroid hantait peu les cabarets; il n'aimait pas la boisson; mais il voulait, ce jour-là, déroger à ses habitudes et noyer ses chagrins dans de copieuses libations.

Son entrée fit sensation.

L'aubergiste s'avança vers lui, le salua en bonne connaissance et faillit tomber à la renverse lorsqu'il entendit le nouveau venu le prier de lui servir du vin, et du meilleur!

L'étonnement des consommateurs fut grand également; la sobriété de Godefroid était proverbiale; ils connaissaient ses chagrins domestiques et se disaient qu'il n'était pas naturel qu'un homme commandât pour lui seul une bouteille de vin, alors que les villageois n'en prennent que rarement, à l'époque de la fête seulement.

Godefroid s'entretint un instant avec eux, puis, s'adressant à Pierre Ghérin, assis seul à une table, il lui dit:

— Pierre, mon garçon, viens trinquer avec moi, j'ai besoin de te parler; nous viderons le flacon à nous deux.

Pierre se leva et s'attabla près de Godefroid Hanskenne.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que Pierre Ghérin était le fils du fermier de Vien, qu'il recherchait Virginie Daine et que ses amours avaient vivement contrarié Marie-Jeanne, qui, à cet égard, avait adressé de vifs reproches à sa nièce.

Pierre Ghérin était un brave et honnête gar-

çon de vingt-cinq ans, à la physionomie franche et ouverte.

Il aimait Virginie et le lui avait avoué; mais celle-ci avait, sur les conseils de sa tante, rejeté les avances de son amoureux. Elle avait même refusé de le voir, lui enjoignant de ne plus s'occuper d'elle.

Il savait que Virginie avait été bonne envers son oncle Godefroid, et en répondant à l'invitation de Hanskenne, il espérait qu'il lui parlerait d'elle.

— A ta santé, Pierre! lui dit Godefroid, j'ai soif, vide ton verre et donne-moi à boire; tu seras mon maître de cérémonie; c'est moi qui paie, et c'est toi qui verses, entends-tu. Sois actif à la besogne.

La conversation, dans le principe, n'eut rien de très-intéressant. Pierre remplissait le verre de Godefroid, oubliant souvent de remplir le sien, au point que le fermier devint plus communicatif et plus verbeux.

— Pierre, lui dit-il, en se penchant vers lui, tu connais mes tourments. Marie-Jeanne m'a fait souffrir pendant dix années un martyr de tous les jours; je l'ai quittée, ne pouvant résister plus longtemps aux avanies qu'elle me faisait subir. Si je suis l'homme le plus malheureux de la terre, je veux faire des heureux... Tu aimes Virginie, je le sais; elle, à son tour, je m'en suis aperçu, ne pense qu'à toi... Elle est pauvre, toi tu seras riche un jour; tes parents sont de bons propriétaires. Je veux que Virginie t'apporte une dot égale à la tienne. Ecoute, Pierre: mon commerce va bien, tu me succéderas, tu le reprendras en ton nom. Je serai ton guide, tu prospéreras. Je n'ai pas d'enfants, ma fortune doit passer un jour à cette femme ingrate que je n'aurais jamais dû épouser; mais je m'arrangerai de façon à ce que toutes mes économies, placées en lieu sûr, reviennent à Virginie. Ces économies sont entre les mains d'un homme de confiance à Liège; elles forment un joli capital; elles seront pour celle que tu aimes.

— Hanskenne, répondit Pierre Ghérin, je n'ai rien à vous cacher. J'aime Virginie, votre nièce, mais je l'aime pauvre. Mon père est au courant de mes amours, j'ai vaincu sa résistance et suis persuadé qu'il consentira à me voir un jour heureux avec elle. Ce que je désire, c'est Virginie pour elle-même, pauvre comme elle est; ma fortune suffira. De son côté, je ne veux que son amour.

— Tu déraisonnes, Pierre, fit Godefroid; remplis mon verre, buvons ensemble, je sens que ce vin me réjouit le cœur. Crois-moi, les femmes, et je ne parle pas de Virginie, mais enfin, les femmes que l'on prend sans dot, vois-tu, souvent sont ingrates. Il faut l'équilibre en tout; elles se croient supérieures aux autres et s'imaginent que si on les a épousées, alors qu'elles ne possèdent rien, c'est parce qu'elles ont tout empire sur nous, une toute-puissance que les autres n'ont pas. Elles sont les maîtresses chez elle, se croient tout permis. Ce sont des enfants gâtés, et je veux que Virginie soit ton égale. Gâte-la après lorsqu'elle sera ta femme, c'est ton affaire; elle te gâtera à son tour, et si par la suite quelque nuage s'élève dans votre ménage, tu n'auras rien à lui reprocher sous le rapport de la position sociale. Tu souris, Pierre, tu sembles me dire que ton ciel sera toujours pur et serein. Ta, ta, ta! je m'y connais, je parle, hélas! par expérience, et je dois te dire que, dans mon ménage, le beau temps n'arrivait jamais après la pluie. Les nuages s'amoncelaient et le tonnerre grondait tous les jours sur ma tête.

Pendant que Hanskenne causait, il tendait à chaque instant son verre à Pierre Ghérin et le vidait d'un trait.

— Tâche de voir Virginie, continua-t-il; tu peux tout lui dire, mais sois discret vis-à-vis des autres. Je lui ai promis que je ne l'oublierai pas. Tu sais, quand je serai mort, tu iras chercher l'argent que j'aurai placé en son nom... En attendant, nous nous entendrons bien; j'habiterai avec vous. Nous achèterons, nous vendrons des moutons; à toi les bénéfiques et à moi le plaisir de vous voir gais et heureux... Mais bois donc, Pierre, tu ne bois pas!

— Une bouteille! s'écria-t-il, en s'adressant

au cabaretier, apporte encore une bouteille pour boire à la santé de Pierre Ghérin. Va donc plus vite, j'ai soif ce soir; si tu as peur de ne pas être payé, tiens, voilà trois couronnes. Je veux faire bombance... une fois n'est pas coutume... Vrai, ton vin me paraît meilleur que celui du château.

L'ivresse montait au cerveau de Hanskenne, cet homme sobre par excellence. Il s'étourdissait en buvant. Ce n'était plus Pierre Ghérin qui versait, c'était lui qui s'était emparé de la bouteille, et il vidait son verre coup sur coup.

— Tu acceptes, Pierre, tu acceptes, n'est-ce pas, mon garçon? Virginie sera riche, après ma mort je te laisserai, ou à elle, de beaux écus sonnants...

— J'épouserai Virginie, fut la réponse de Pierre Ghérin.

Cette réponse toutefois ne parvint pas aux oreilles de Hanskenne. Sa tête alourdie par le vin était tombée sur la table: il sommeillait. L'ivresse n'était pas complète, mais était arrivée à ce point où la langue s'épaissit, où les pensées les plus incohérentes apparaissent.

Les buveurs, qui tous connaissaient Godefroid pour un homme rangé, s'étonnaient, ne sachant que penser. Pierre Ghérin eut honte de la position dans laquelle s'était mis son compagnon; il le secoua rudement, le réveilla et lui dit qu'il était temps de se retirer.

— Oui, Pierre, tu as raison, nous allons rentrer; mais une bouteille encore pour boire à la santé de Virginie; qu'en dis-tu? tu ne refuseras pas cette santé-là!

La bouteille fut apportée, et les verres s'entrechoquèrent.

Godefroid avait le vin mauvais.

Au moment où Pierre ne s'y attendait pas, il se leva à demi, en chancelant, s'appuya à la table et s'écria, en s'adressant aux personnes présentes:

— Oui, je suis solide encore... Godefroid Hanskenne, le fermier de Tolumont, c'est moi, je vis toujours... Ils spéculent sur ma mort, mais je vivrai plus longtemps qu'eux. Ah! ma fortune... ils ne l'auront pas de sitôt... Pierre, tu es une canaille... Cet homme là, vous le voyez tous, c'est une canaille, il aime Virginie, ma nièce, il veut l'épouser pour avoir ce que j'ai... il me l'a dit... C'est mon argent qu'il convoite, il me croit déjà couché dans le cimetière...

Pierre, complètement abasourdi par ces étranges paroles, voulut calmer Godefroid Hanskenne, mais il n'y parvint pas. Ses efforts ne faisaient que le surexciter davantage.

Le fermier s'était levé; s'adossant contre la muraille, gesticulant, il disait au cabaretier et aux paysans:

— Pierre Ghérin, mes amis, m'a menacé, vous l'avez entendu... Il a osé me dire que je passerais par ses mains... Comment, tu le nies maintenant! ton courage disparaît!... Je ne te crains pas... entends-tu...

Joignant l'action à la parole, il s'élança sur Pierre Ghérin, qui protestait en vain contre les accusations qui lui étaient adressées, le prit à la gorge et le renversa sur le plancher.

On sépara les combattants. Godefroid avait dépensé le peu de forces qui lui restaient.

Il était ivre mort.

Pierre Ghérin, sollicité par le cabaretier, qui lui promit de prendre soin de Hanskenne, consentit à se rendre à Vien.

Godefroid passa la nuit au cabaret de „la Laie en Fureur”; le maître du logis l'avait fait porter à l'étage.

Le lendemain, la raison lui revint. Il eut honte de sa conduite de la veille.

Il se rappelait ce qu'il avait dit à Pierre Ghérin, lorsqu'il lui avait parlé de Virginie: il se rappelait ses promesses, mais il n'avait qu'un vague souvenir d'une querelle qu'il avait provoquée, il en ignorait la cause, sentant bien qu'il devait avoir eu tous les torts.

Sa résolution fut bientôt prise.

Il se rendit à Vien, y vit Pierre, lui tendit les deux mains.

— Pardonne-moi, Pierre, dit-il. Ma conduite d'hier a été indigne. J'étais ivre, je ne sais ce que j'ai fait; ma conviction est que j'ai mal agi. Raconte-moi tout ce qui s'est passé.

Pierre serra chaleureusement les mains de Godefroid et lui narra la fin de leur conversation de la veille. Il ne dit pas un mot des projets d'avenir que Hanskenne lui avait fait entrevoir.

— Pierre, tu oublies quelque chose, lui dit Godefroid, quand il eut terminé. Tu oublies l'essentiel: ce que je t'ai promis lorsque nous avons parlé de Virginie. C'est la seule chose que tu doives retenir. Le reste, tu l'oublieras. J'avais ma pleine et entière raison lorsque je t'ai parlé d'elle. Je serai homme de parole... Tâche de revoir celle que tu aimes. Rappelle-lui la soirée où, quittant la ferme, je l'ai trouvée pleurant sur un banc. Elle te comprendra.

(A continuer.)

TROIS VAUTOURS POUR UNE COLOMBE.

Roman.

(Suite, voir page 144.)

XXI.

En faisant surveiller Jules Ghlin pour arriver à découvrir la retraite de Mathilde, Laurent Piétrain ne se doutait guère qu'il était lui-même l'objet d'une surveillance incessante de la part du Carolorégien.

Pierre, le garde-chasse, avait, à la station voisine de la Planquière, fait rencontre de la servante des Trois Vautours, la veuve Loucke, qu'il avait galamment invitée à se rafraîchir dans un cabaret. Or, il connaissait le genre de rafraîchissement qu'aimait surtout la grosse Bruxelloise. Il lui fit absorber une suite de petits verres qui la mirent en gaieté et la disposèrent aux épanchements intimes. Le fidèle serviteur de notre héros était, du reste, assez bel homme, et il comprit tout l'ascendant qu'il pouvait prendre sur la quinquagénaire, grâce à la passion de celle-ci pour le genièvre et au désir qu'elle avait de se remarier. Bref, ils se quittèrent les meilleurs amis du monde, et il fut convenu qu'ils se reverraient.

On conçoit que le malin paysan avait un but en agissant comme il l'avait fait: celui d'être utile à son maître.

En effet, dame Loucke, après trois entrevues, n'eut bientôt plus de secrets pour lui, et il se trouva par elle instruit de tout ce qui se passait dans la famille Piétrain, depuis leur retour d'Amsterdam.

C'est ainsi qu'il était mis au courant des absences de Laurent allant à la recherche de sa nièce, et de tout ce qui en résultait. Le retour de l'ancien commis-voyageur, à une heure avancée, en compagnie d'un étranger, avait surtout éveillé la curiosité de la servante, et pas une des paroles qui avaient été prononcées par lui et par Calliste Lathure, n'avait échappé à son oreille, collée contre la porte.

Le lendemain matin, Pierre savait tout et se rendait à Charleroy auprès de son maître, lequel s'arrangea naturellement de façon à déjouer dorénavant l'espionnage dont il avait commencé à être l'objet, et il le fit le jour même, en allant rendre compte à M^{me} L. et à Mathilde de ce qui se passait. Il fut convenu que les plus grandes précautions seraient prises pour que rien ne trahît la présence à Namur de la jeune Hollandaise, et pour qu'elle pût facilement s'échapper, si son tuteur employait les voies légales pour la remettre aux mains de ses persécuteurs, mesure que, dans tous les cas, il était sage de prévoir.

Il s'écoula plusieurs jours sans incident aucun relativement à notre héroïne, mais il n'en fut pas de même par rapport à la fausse Antonine.

D'abord, il lui arriva une lettre d'Espagne qui fit naître chez elle un si grand trouble que M^{me} L. en fut frappée et l'interrogea. Elle répondit que cette lettre émanait de son homme d'affaires et lui annonçait d'assez grandes pertes d'argent. C'était la vérité; mais il lui demandait aussi certaines pièces importantes qu'elle n'avait pas trouvées parmi les papiers de la morte.

Le lendemain matin, elle faillit tomber à la renverse en lisant un journal bruxellois qui

venait d'arriver. Heureusement qu'elle était seule en ce moment et que personne ne vit son émotion.

Par quoi donc cette émotion était-elle causée? Par peu de chose en soi-même.

On racontait, dans la chronique judiciaire, que le tribunal correctionnel venait de condamner pour vagabondage un pauvre chanteur ambulancier, dont le nom n'était pas cité, mais que l'on disait avoir été le héros d'aventures extraordinaires; et on en signalait une qui présentait de singulières analogies avec ce qui était arrivé en mer à Heinrich Limpach... Certainement ce n'était qu'une simple coïncidence, mais cela avait suffi pour bouleverser, comme nous l'avons dit, la fausse Antonine. La réflexion la remit bientôt, mais pourtant ce fait revenait sans cesse à son esprit, malgré ce qu'avait d'insensé la supposition que son mari eût échappé aux flots de l'Océan.

Toutes ces circonstances avaient singulièrement assombri l'humeur de l'intrigante; mais il y avait autre chose encore.

Nous savons combien l'arrivée de Mathilde l'avait inquiétée, combien elle avait craint que la jeune fille ne la reconnût comme étant la chanteuse qui avait fait tant de bruit à Batavia sous le nom de Maria De Velde. Elle n'avait pas tardé à être rassurée sous ce rapport, mais les angoisses qu'elle avait éprouvées, lui avaient fait prendre en haine celle qui était venue s'abriter à côté d'elle sous le toit de „sa tante,” et cette haine s'était doublée d'une sombre jalousie.

Habile comédienne, elle était parvenue à dissimuler ses sentiments, à en montrer même de contraires.... Et la bonne M^{me} L. de se féliciter des dispositions amicales de sa nièce à l'égard de la pauvre orpheline confiée à sa garde! — Elle ne devait pas tarder à être cruellement détrompée.

XXII.

Un jour que la vieille dame était sortie, M^{lle} Mélanie Laurier vint pour lui faire visite. Elle fut reçue par celle qu'elle croyait avoir connue enfant, et qu'elle avait prise en grande affection.

— J'ai appris avec peine, ma chère amie, dit-elle, que depuis quelques jours vous paraissiez triste; pourtant aucun élément de bonheur ne vous manque ici, je pense.

— Oh, non, Mademoiselle! ma tante est avec moi d'une bonté!... Je vous l'ai déjà dit, j'ai retrouvé en elle une véritable mère. Et pourtant je ne suis pas heureuse, je vous l'avouerai.

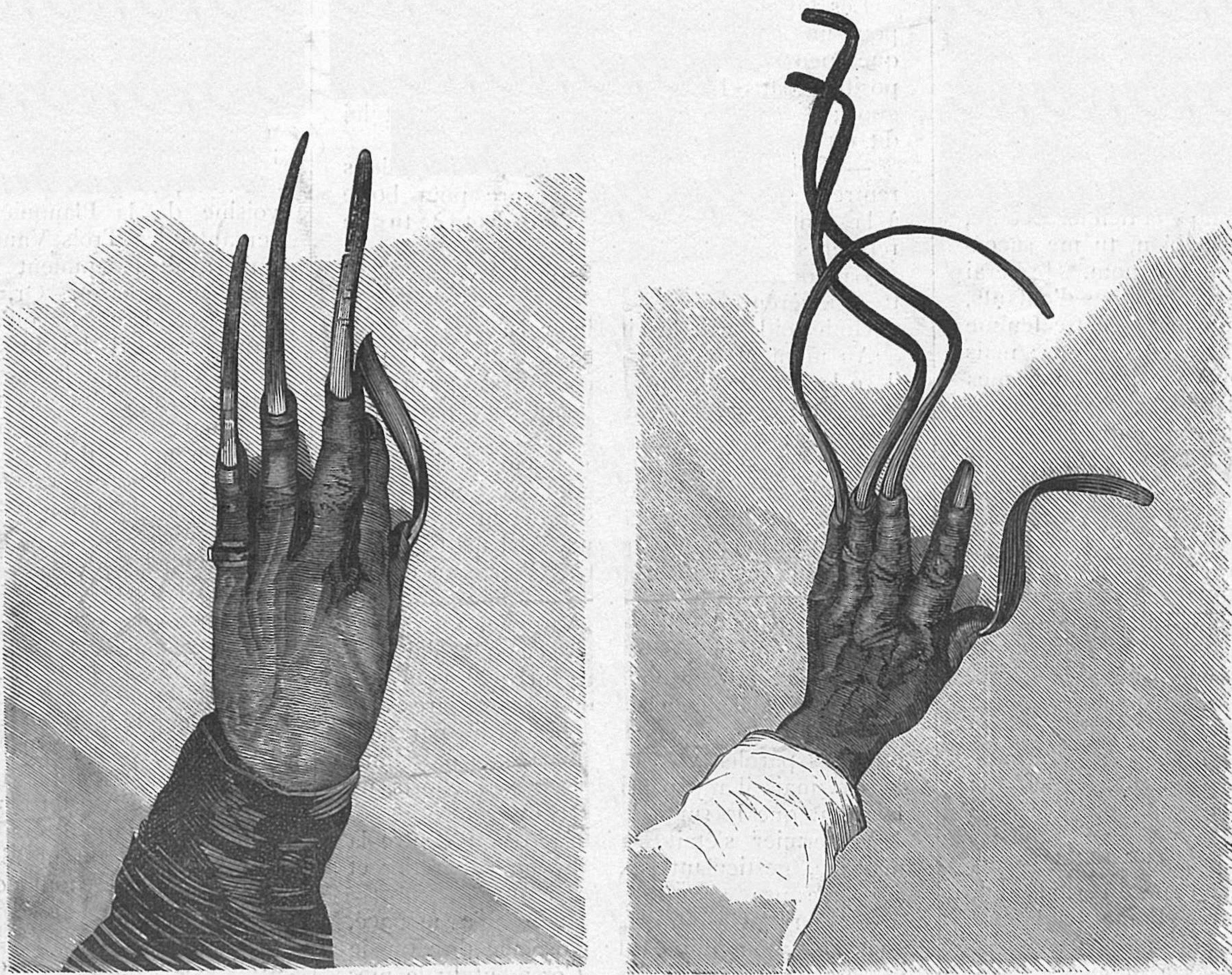
— Pas heureuse! Voyons, expliquez-vous.

— Ma tante me fait subir le contact d'une créature au sujet de laquelle elle se fait singulièrement illusion, la bonne âme qu'elle est! Vous comprenez de qui je veux parler?... Car enfin cette jeune fille se trouve dans une situation à ne pas mériter la moindre estime. Elle est confiée par son tuteur à la sœur de son père; elle lie connaissance, Dieu sait comment,

avec ce Monsieur Jules Ghlin; elle fait une fugue nocturne sous prétexte qu'elle est maltraitée. La voilà en Hollande; il la rejoint; elle revient avec lui, il la place ici.... Est-ce que tout cela est convenable? Moi, j'ai la conviction que tout ce qu'elle débite contre ce Monsieur Piétrain a été imaginé pour justifier une conduite que je ne veux pas qualifier.... Et je suis obligée de vivre côte à côte avec elle et de dissimuler la répulsion naturelle qu'elle doit me faire ressentir.... Avouez que c'est une triste situation qui m'est faite là, par la faiblesse et l'aveuglement de ma tante.

— Si les choses étaient comme vous les exposez, répondit M^{lle} Laurier, certainement vous auriez raison de vous plaindre; mais je suis fondée à croire que vous vous trompez. D'abord, M. Ghlin est l'honnêteté même, et quant à elle, je l'ai étudiée: c'est une jeune fille naïve, candide, sincère....

— Ah! ah! ah! interrompit l'aventurière, dont le visage changea tout à coup d'expression;



DEUX MAINS DE GRANDS SEIGNEURS ANNAMITES.

vous êtes de la bonne année, vous! On voit bien que vous n'avez pas l'expérience du monde... Les vertus immaculées sont toujours dupes des demi-vertus, et je ne parierais pas un fiferlin qu'il en reste à celle-là, même la plus petite fraction... de vertu.

La vieille fille regarda son interlocutrice avec le plus grand étonnement, tant ce langage lui paraissait étrange et inconvenant. Comment donc avait été élevée cette demoiselle Smorain, pour exprimer de pareilles idées, pour se servir de telles expressions?

L'ex chanteuse ne s'aperçut sans doute pas du mauvais effet qu'elle avait produit, car elle continua:

— Je ne mâche jamais, moi, ce que j'ai sur le cœur; pas un instant je n'ai été la dupe de cette mijaurée, et quant au chevaleresque Jules Ghlin, c'est tout bonnement un don Juan de pacotille.... Ce n'est pas à moi qu'ils en feront gober; je connais ces jeux-là; je vois clair dans le leur.

M^{lle} Mélanie Laurier était littéralement ahurie.

— Oh! Antonine, dit-elle, je ne vous reconnais plus là; savez-vous bien que la colère vous fait débiter des choses....

L'intrigante se mordit les lèvres; elle comprit qu'elle venait de sortir à son insu du rôle qu'elle avait si bien joué jusque-là, et elle fit tous ses efforts pour détruire la mauvaise impression qu'elle avait visiblement produite sur l'amie de M^{me} L.; mais rien n'y fit, et M^{lle} Laurier la quitta douloureusement affectée de la mauvaise éducation que devait avoir reçue M^{lle} Smorain.

— Elle a appris, pensa-t-elle, à parler comme une grisette parisienne, et cela en Espagne!... c'est renversant!

M^{me} L. rentra et se rendit, pour se déshabiller, à sa chambre à coucher, laquelle était située à peu de distance de celle de sa nièce, dont la porte était à demi-ouverte. Elle l'entendit causer en français avec sa femme de chambre madrilène, sur le ton d'une familiarité qui l'avait déjà choquée.

— Carmen, dit-elle, aussitôt que ma tante rentrera tu lui diras ce dont nous sommes convenues. Toute hésitation doit cesser....

— Mais, Mademoiselle, je n'ai rien vu de cela, moi, et c'est un grand péché que de mentir.

— Ne fais donc pas l'hypocrite! Si tu n'avais d'autre péché à te reprocher que celui de mensonge!... Va, je te connais mieux que tu ne penses. Je te dis qu'il faut qu'elle décampe, et il n'y a qu'un moyen, celui que je t'ai indiqué. La tante Grégorine sera scandalisée, et elle signifiera tout doucement à son cousin qu'elle ne peut plus garder chez elle une jeune fille dans une position aussi équivoque.

— Madame est fine, elle verra bien que je mens.

— Allons donc, fine!... Elle prendra cela comme pain bénit. D'ailleurs, il n'y a pas à discuter. Tu sais ce qui doit t'en revenir; voyons, est-ce décidé?

La réponse eut lieu en langue es-

pagnole, et les deux femmes continuèrent à se servir de cette langue.

M^{me} L. n'en revenait pas. Sa nièce venait de se révéler à ses yeux sous un jour qui la consternait. Elle avait donc formé un odieux complot, un complot basé sur une imposture contre la protégée de son cousin, et elle s'était abaissée, pour l'exécuter, jusqu'à prendre pour instrument une domestique...

L'heure du souper étant arrivée, la vieille dame descendit à la salle à manger, où se trouvait déjà Mathilde Van Geenrode. Peu après, la fausse Antonine entra souriante, s'approcha de la jeune fille, l'embrassa et se plaignit de ne l'avoir pas vue de toute l'après-midi. M^{me} L. croyait avoir fait un rêve, et pourtant, les paroles qu'elle avait entendues résonnaient encore à son oreille.

La découverte inattendue qu'elle venait de faire, l'avait tellement agitée qu'elle ne put fermer l'œil de toute la nuit. Vers le matin seulement, elle s'endormit. Alors on vint lui annoncer que M. Jules Ghlin était en bas et avait des nouvelles importantes et pressantes à lui communiquer.

(A continuer.)